

ÉCRITURE AUTOMATIQUE

Ristretto

L'aventure mot à mot



CHARLES-HENRI BOISSEAU

Ristretto

Du même auteur

Les Fantaisies du Mal
Librinova, 2022

Charles-Henri Boisseau

Ristretto

Ecriture automatique

©Charles-Henri Boisseau, 2023

ISBN papier : 978-2-9589887-0-8

www.charleshenriboisseau.fr

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Sommaire

Avant-propos	11
Code Python	23
J1 : seriner comme un(e) patache céruléen(ne)	25
J2 : choir comme un(e) néophobe iridescent(e).....	35
J3 : procrastiner comme un(e) philistin mellifluent(e).....	45
J4 : baguenauder comme un(e) thébaïde tumescent(e)	55
J5 : fluer comme un(e) vahiné callipyge.....	61
J6 : jaspiner comme un(e) anachorète peccamineux(se)	67
J7 : fulgurer comme un(e) agelaste hiémal(e)	73
J8 : gauchir comme un(e) ectoplasme tératoïde	77
J9 : musarder comme un(e) sylphide babélien(ne).....	83
J10 : zinzinuler comme un(e) ombrière atrabilaire	87
Après-propos	95

La saveur du réel

Il marchait sur un pied sans savoir où il poserait l'autre. Au tournant de la rue le vent balayait la poussière et sa bouche avide engouffrait tout l'espace.

Il se mit à courir espérant s'envoler d'un moment à l'autre, mais au bord du ruisseau les pavés étaient humides et ses bras battant l'air n'ont pu le retenir. Dans sa chute il comprit qu'il était plus lourd que son rêve et il aima, depuis, le poids qui l'avait fait tomber.

Pierre Reverdy

Ristretto

Avant-propos

Il est de bon ton de se méfier de la raison.
Sans doute à raison.

Qu'est-ce que la raison ? Une invention... Le moyen privilégié d'accéder à la connaissance. Une ordonnance factice aux lunettes du Temps et de l'Espace... Une incongruité bricolée... Qui autorise notre pensée à conceptualiser les choses du monde. À la projeter et pis ! À nous arracher de la nature.

Aujourd'hui, je ne comprends plus mon chien. Et plus grand-chose à ce qui m'entoure... Est-ce une crise d'âge ? Un embourbement de l'esprit ? Peut-être... Mais je préfère m'accabler d'un trop-plein de pensée raisonnée. Accabler ou

suraccabler. La raison a bon dos... Je préfère charger la mule et l'affliger de tous les maux. La charger ? Oui.

J'accuse... le coup ? Non...

J'accuse car la pensée raisonnée me lasse. Elle me lasse par sa complexité : celle de devoir maîtriser, par une connaissance toujours plus poussée, la technique qui permet d'accéder à la connaissance d'après. La raison ne prémunit guère du charlatanisme, de l'absurde et de l'ignorance globalisée. Elle n'a pas vocation à englober le monde ! Non pas de l'expliquer. La raison m'éloigne surtout des bêtes et d'une simplicité virginale que je me plais à idéaliser. Comment comprendre le monde avec des lunettes aux verres teintés ? Comment s'arroger le droit de parler en son nom ? Trop de chapelles et d'intérêts... Factices... Trop de spécification et de vocabulaire abscons. Gageons que les platistes sont un symptôme... Moins complotistes que raisonnables simplistes, démissionnaires de la complexité.

La raison m'excède par ses excès : aux résultats de la domestication de la nature et de nos corps... Aux bouillonnements algorithmiques dont la quête d'optimisation irrigue tous les pans de nos vies. La vérité ne serait pas dans la substance mais dans l'efficacité, dans la vitesse et dans le précis. Dans une maîtrise toujours plus poussée d'un temps réduit et d'une pluralité d'espaces numérisés.

La raison me désespère par ses limites, car elle ne les repousse qu'en elle-même... Elle décompte le sensible contre l'idée de mouvement. Quel est l'horizon de la découpe ? On ne domestique pas la raison. Elle avance comme un monstre. Tranche pour palper, dévore les cœurs versés à la rêverie.

Les projections m'ennuient. Les carrés sont fades. J'ai comme une envie de penser autrement.

Ode à l'intuition

Ce petit livre est une expérience d'écriture spontanée. J'ai voulu, dans la mesure du possible, désapprendre de la raison... Pour écouter mon intuition dans un exercice créatif... Palper les connaissances qui naîtraient de ce processus... Les questions et les réponses qui se poseraient à mon corps tout en partant d'une page blanche.

Cette expérience s'éloigne d'autres démarches que l'on tenterait de placer sur le même plan. Je pense aux surréalistes drogués à la psychanalyse ; aux méditant-thérapeutes qui haranguent au lâcher-prise ; aux Bohémiennes qui font parler les morts. Un mouvement « post-rationaliste » se développe outre-Atlantique, paraît-il... En réaction à l'emprise d'une culture du rationnel dans

l'évaluation de la condition humaine, disent-ils... J'avoue ne pas savoir quoi en penser. Et je préfère faire les choses dans mon coin. Cette expérience ne se réclame d'aucun mouvement. Elle est un basculement de pensée ! J'ai même voulu en faire un jeu.

Cette expérience est un basculement de pensée, car j'ai voulu m'extraire du Temps et de l'Espace pour m'autoriser à dépenser (!) ; à m'imprégner du monde et pis ! À faire corps avec mon environnement. Sans doute, espérais-je de la sorte me hisser à l'intelligibilité de mon chien.

« Intuitionner ». Le verbe n'existe pas. Je le définis comme une action dont l'objectif est d'accéder spontanément à la connaissance des choses. Cette action ne repose ni sur le raisonnement ni sur l'expérience. Mais elle a l'avantage de dépasser le monde sensible... Le tangible ; la particularité de s'attacher aux essences, aux mouvements et aux énergies.

« Intuitionner » ... Quelle affaire me direz-vous ! L'approche n'est pas nouvelle. Je veux la croire aussi primaire que le désir sexuel, que les peurs bleues lors des soirées d'orage ou que le processus de salivation. L'intuition nous colle au corps comme les animaux « intuitionnent » un tsunami. D'aucuns l'imagineraient perdue au carrefour des croyances, des folklores et de l'expérience mystique. À l'orée de crises si intriquées que la raison ne nous permet de les segmenter (encore moins

de les affronter) je suis convaincu qu'une revalorisation de la pensée intuitive enrichirait notre manière d'être au monde.

Partir de rien sans rien. Ou si peu. Si peu car...

Cette expérience s'est déroulée comme un jeu ! La pensée n'est belle qu'autour d'un cadre. Pour assurer un minimum de cohérence globale, compréhensive, j'ai voulu m'astreindre à des figures imposées. Dans le rythme et dans les mots.

Dans le rythme d'abord... À raison de dix textes à écrire en une trentaine de minutes par texte sur dix jours, sans interruption et sans revenir sur ce qui venait d'être écrit. Il m'est arrivé de lever le nez pour regarder un oiseau... Pour boire une gorgée de café. Mais je suis globalement resté fidèle à ce principe. Je me suis donc rendu pendant dix jours, à la fin du déjeuner, à la terrasse d'un même café de la Via Guglielmo Oberdan, à Pise. Mon rituel consistait en la consommation d'un ristretto très fort et de dix profondes inspirations avant de commencer à écrire. Charge à mon corps gorgé de café de laisser libre cours à la créativité.

Dans les mots aussi... Car certains se doivent d'être positivement discriminé pour vivre. J'ai codé un petit programme en Python pour m'imposer dans chaque texte la présence d'un verbe, d'un sujet et d'un adjectif. La composition de ces mots donne le titre de chaque chapitre. Le « geek » qui sommeille en vous appréciera le côté vintage de

la démarche, à l'heure où n'importe quelle intelligence artificielle produirait l'entièreté d'un livre comparable le temps d'un claquement de doigt, dans une prose faussement (?) intuitive et sans aucune (?) difficulté.

Plongeon dans l'absurde

Aucune phrase ne décrira parfaitement une table... Au moins, l'esprit peut-il se référer au concept. Cette limite propre aux mots est aussi vraie pour une intuition. Comment décrire une intuition sans l'aide de concepts construits par une pensée raisonnable ? Tous les mots du monde, même dans le plus pur des assemblages, ne formeraient qu'une pâle représentation de son essence. Un pastiche. Un truc collé au mur comme pour l'évoquer. Pis... Pour être lisible, un texte d'écriture spontanée doit répondre à des règles d'écriture qui ne dépendent en rien aux volontés de l'intuition : successions de mots sans queue ni tête ; mots inventés ; fautes d'orthographe ; vide total, etc. Bref... Le fruit compulsif de mon premier jet n'avait rien de présentable. Utiliser des mots pour décrire l'indicible... Telle est l'absurdité de cette expérience et le talent de certains, qui dans des assemblages de lettres à faire vibrer les cœurs... Parviennent à faire oublier qu'ils utilisent des mots.

N'en déplaise aux puristes, la version originale du texte a été retravaillé... Les reformulations restent toutefois fidèles au cheminement des pensées vécues au moment même de l'expérience. Les mots inventés et les expressions décalées, placées sans raison apparente, ont été conservés. Tout comme le style haché par de nombreux points de suspension... Les phrases courtes, les récurrences et la rareté du verbe. Lorsque certains passages me semblaient inexprimables... J'ai peu à peu fait évoluer mon style vers une sorte de prose qui me semblait plus adéquate. Un style peut-être plus pur... Non par sa beauté mais par son essence. Foin d'une Joyce Mansour dont je n'ai point le talent... Je me targue de comprendre en quoi le soufisme valorise la poésie. Sensations et assemblages... La danse des mots transporte celle des âmes en quête de vérité.

Comment un esprit baigné de raison s'ouvre-t-il à l'intuition ? Pas simple... Je n'ai pas la prétention d'avoir toujours réussi. Parfois, je ne savais pas quoi écrire. Mais j'ai tenté de m'ouvrir à tout ce qui résonnait dans mon corps. À faire confiance au cheminement... Et à imaginer les choses non pas pour ce qu'elles sont, mais à l'aune de leur mouvement et de leur transformation. J'ai souhaité devenir poreux... Au point de me comparer à un arbre ou à un fleuve ! Je voulais me projeter dans les éléments pour incarner « *la matière de mon propre*

livre ». Déférence gardée envers Michel de Montaigne... Je pense sur ce point l'avoir humblement compris.

Retour d'expérience

Quel bilan tirer de cette expérience ? D'abord du plaisir mais aussi quelques doutes. Je pensais les premiers jours m'être égaré dans une thérapie de comptoir. Il n'en fut rien. Du moins, je le crois. Les mots venaient et une histoire prenait corps... Dans le sillage d'un déroulé nébuleux où le lecteur rencontre une licorne-bouée et des moutons-lions... Ont émergé des interrogations puis trois convictions qui, peut-être, m'aideront à mener la barque de ma vie.

Il y eut d'abord des interrogations... Tout un fil de questions sur le rapport au corps ; sur l'essence même de la vie par le prisme de l'énergie et du mouvement. Sans doute aurais-je préféré que ce fil me mène vers les plaisirs matérialistes des choses goûtées... Le goût de mon café... La forme des nuages... Ce fut plutôt vers la théorie de la connaissance. Aux idées d'Arthur Schopenhauer puis à celles d'Henri Bergson ; à leurs concepts de Volonté et d'Élan vital. Schopenhauer m'a marqué par son approche totalisante. Bergson par son indéfectible optimisme. Que le lecteur se rassure... Si ces concepts m'ont inspiré, ils ne font que transpirer dans le texte, qui fait la part belle à l'absurde, sans tomber dans le travers

d'un essai philosophique que la rigueur m'interdirait de produire. Je suis comme une abeille. Mon approche est moins savante que butinante... par le truchement de concepts ou d'auteurs... Les racines du Phusis poussent au Conatus... Et le principe vital titille à la feuille les curiosités du Tao.

Quel est l'activateur du mouvement de vie ? Point de Dieux ici... Le concept de néguentropie, cher à Bernard Stigler, a fendu ma démarche d'une brèche décisive. À considérer la vie comme une dépense énergétique du corps pour lutter contre l'affaiblissement de l'ordre, trois convictions, qui ne tiennent pas lieu de vérité, m'autorisent à positionner ma pensée intuitive dans l'univers de la connaissance.

Conviction numéro un : l'essence de la vie est le combat des corps contre l'entropie. J'entends l'entropie comme l'irréversibilité des phénomènes physiques tels qu'ils sont énoncés dans la deuxième loi de la thermodynamique. La mort survient lorsque le corps, coupé de toute interaction avec l'énergie vitale, ne peut plus lutter par lui-même contre la désorganisation biologique de sa matérialité. Le corps et l'esprit ne font qu'un. Lorsque le corps meurt, l'âme périt en même temps que lui.

Conviction numéro deux : toutes nos actions doivent être tournées pour lutter contre l'entropie... S'affairer pour recevoir

mais aussi pour diffuser l'énergie vitale (créer, procréer etc.). Combat sur le ring de l'absurde (encore !). Il ne s'agit pas d'une question religieuse, mais d'un devoir moral. Le Bien est dans la lutte. Pas dans le renoncement.

La conviction numéro trois vire à l'ésotérisme assumé... Quelle est la source de l'énergie vitale ? Est-elle purement biologique ? Ça serait dommage... Est-elle divine ? Je ne le crois pas... Certains postulent qu'elle est interne, qu'elle est le propre des objets animés. Je pense plutôt qu'elle est partout... Juste pour le principe d'être... Que le corps ouvert et fonctionnel s'en nourrit, la transforme et la diffuse au contact de son environnement. J'ai la conviction que nous pouvons fournir et recevoir cette forme d'énergie lorsque le corps interagit avec les choses construites : de l'idée à l'objet d'art ; par le contact physique avec le vivant ou l'inanimé. Bref... à toutes les formes d'objets réels ou représentés qui luttent par essence contre l'entropie. La lutte est perpétuelle. Perdue d'avance... Mais une vie ne sera jamais vaine si elle est consacrée à la transmission de l'énergie.

Comment la raison pourrait-elle infirmer ou confirmer ces convictions ? Elle ne le peut pas. Comme elle ne peut éradiquer la foi.

J'ai tenté l'expérience de l'intuition... J'ai écrit une histoire... Un petit livre... Une aventure absurde dont il faut bien distinguer le contenu du procédé. Le premier est fait pour distraire. Le deuxième pour s'interroger sur nos manières de penser et finalement d'être au monde. Aujourd'hui je ne comprends pas mieux mon chien. Mais j'en reviens avec un amour du réel et des limites qui sont les miennes.

Je me demande quels types de textes seraient produits par d'autres personnes en suivant le même procédé. Un défouloir de psyché ? Des gribouillis ? Un Nouveau Testament ? Qui sait si Dieu parlerait à l'un d'entre vous... Prophète !

J'invite le lecteur à suivre ma démarche. Et à partager.

Ristretto

Code Python

```
import random
import time
import datetime

#Je déclare mes mots dans trois listes
Verbe = ['Baguenauder', 'Fulgurer', 'Procrastiner', 'Choir', 'Jasp
iner', 'Seriner', 'Gauchir', 'Fluer', 'Musarder', 'zinzinuler']

Sujet = ['philistin', 'thébaïde', 'anachorète', 'ombrière', 'agélaste
', 'patache', 'vahiné', 'sylphide', 'ectoplasme', 'néophobe']

Adjectif = ['céluréen(ne)', 'peccamineux(se)', 'hiémal(e)', 'irides
cent(e)', 'atrabilaire', 'callipyge', 'babélien(ne)', 'tumescent(e)', '
tétratoïde', 'mellifluent(e)']
```

```
#Je génère dix phrases pour dix jours
jour = 1
while jour <= 10:
    #Je sélectionne un mot au hasard dans chaque liste
    V = random.choice(Verbe)
    S = random.choice(Sujet)
    A = random.choice(Adjectif)

    #J'imprime la phrase
    print("#Jour %s : %s comme un(e) %s %s." % (jour, V,
    S, A))

    #Je supprime le mots sélectionnés dans chaque liste
    Verbe.remove(V)
    Sujet.remove(S)
    Adjectif.remove(A)

    #Je relance la boucle
    jour = jour+1
```

Jour 1 : seriner comme un(e) patache céruléen(ne)

12 septembre 2022

Café Lo Sfizio, Via Guglielmo Oberdan, Pise, Toscane, Italie.

Seriner sa gorge à goût de café. L'inonder d'une force pleine, amère et corsée. Moins pour le goût que par habitude... Le café est un rituel, un geste, la traduction liquide d'un contenant civilisé.

Quatorze heures. La fin du déjeuner.

Je suis installé à la plus petite table de la plus grande terrasse d'un café touristique de la très touristique ville de

Pise. Sur quoi puis-je accrocher mon attention ? À rien. Trop de mouvements. Trop d'excitation. Le stress d'un ciel changeant. Celui du temps qui passe pour me dire qu'en définitive... Certains lieux ne méritent pas l'hiver.

La Toscane en septembre... Des rayons d'été dardent sur des feuilles d'automne. Une brise passe. Et des châles légers couvrent en rythme le bruit mâché des souffles chauds. Un osso-buco est roté... D'autres gnocchi digérés. Un cheval s'approche ! Tire une carriole grasse de touristes américains. Bruyants. Et l'écho de ses sabots marque au pas la digestion des ventres fatigués.

Aux murmures polis s'invitent le bruit d'un piston... Un cliquetis ! L'odeur d'un réveil. Quelques nez se lèvent ! Car ici plus qu'ailleurs, on le guette comme un point d'orgue... Un tournant de la journée... Café... Café... Café ! Le café est l'essence productiviste des gens bien ! Et voici l'heure de la recharge. Le café appartient aux guerriers de l'intelligence grise... Aux personnes qui savent discuter, argumenter, présenter, etc. Car cette terrasse a tout d'une terrasse de gens respectables, pondérés et parfumés - quoi que... -, une terrasse au soleil pour travailleurs au tertiaire et touristes au tiercé. Ces gens dont la valeur est à la langue ne méritent-ils pas leur café ? Un moment de détente... D'oubli du paraître. Sans commedia dell'arte ! Quelle cruauté serait-il de leur

refuser ce qui constitue, à l'exception peut-être de leur selle matinale, le seul moment d'appréciation où, comme des poulets sans têtes, ils se voient cavalier dans l'inanité de leurs vies et l'insignifiance de leurs journées.

Tic-tac... Ici les cafés sont courts. On verserait une larme à chaque gorgée.

Inutile de se cacher... J'ai aussi commandé.

On passera sur le temps, le service brutal et le sourire peu amène de la serveuse. La moitié des clients sont des touristes. L'amabilité n'est pas requise. La table est bancale... Le café juste posé se stabilise. Et mon regard plonge dans cette rondeur noire, contrainte, cerclée d'une céramique blanche. J'ai le temps... Et de cette rondeur m'apparaissent des reflets... Tirés de danses moléculaires, des ballets de fusion d'eaux, de sucres et de graines, dont les énergies bouillonnantes se croisent et crèvent en mousse sur les côtés. À quelles chorégraphies se prête mon café ? À quelles sensibilités fait-il foi ? Mystère du jour. Mystère du goût. Mystère d'un désir qui ne s'explique pas. ... Si ce n'est celui de jouer, souvent mal, la partition des gens éduqués, à imiter ceux qui le boivent sans broncher... Le boire assez vite pour ne pas divaguer et se dire qu'au final, aux riches heures de

mes journées, je tourne sans tête, en communion, dans la cours proprette des dodus poulets civilisés.

On ne passera pas sur le temps. Aujourd'hui, j'ai le temps. Je veux et j'aime profiter des instants présents. Méditer sur des petites choses, vagabonder dans mes pensées. Eh oui pourquoi pas ? Fi de la hanse ! Je veux agripper la tasse... Entre le pouce et l'index, juger de sa texture, de sa chaleur. Et puis voilà... Mes narines tutoient des vapeurs chargées de promesses. J'humidifie mes lèvres. Café ! Je hume à deux fois la force concentrée de ton fumé ! Café, je t'approche... Alors, alors...

Alors une voix brouille l'acmé. Une voix aigre sans être douce. Il s'agit de ma voisine de table. Ma voisine de table.

Ma voisine de table est une touriste. Coup d'œil. On me reprochera le délit de sale gueule, mais rien, ni dans son physique ni dans son aspect, n'inspire ni la curiosité ni l'envie de s'épancher sur le monologue qu'elle déblatère, à grand renfort de gestes grossiers. Une approche toute subjective placerait physiquement cette femme au niveau médian de la médiocrité. Pas assez belle pour capter le chaland. Pas assez moche pour intriguer. On devine que cette transparence originelle est à la source de son attitude hautaine, légèrement criarde, qui lui permet d'exister un peu plus qu'il ne lui faudrait.

La fille est européenne. Dans la vingtaine. Brune avec une incisive qui chevauche l'autre... et un bouton de fièvre à la commissure des lèvres, rouge vif, visiblement percé le matin même. Ce bouton doit la soucier. Ses doigts balaient la trinité de son déjeuner composée du bouton même, de l'écran de son téléphone mobile et des croûtes noires de sa pizza brûlée. Amen.

Elle parle... Elle gesticule. La cible de son verbiage est cet homme à peu près du même âge, assis en face d'elle, qui hoche la tête toujours plus bas devant les incontestables vérités qu'il est en droit d'écouter. Leurs cafés arrivent... L'addition est oubliée. Elle ordonne, telle une Pimbêche au serveur, dont, par définition, la subalternité se doit de pâlir à la supériorité de sa personne.

La Pimbêche a le ton aigu. Le verbe qui porte haut... Haut comme le menton qu'elle relève à chaque consonne prononcée. L'addition arrive... Tard. Vérification rapide et soupirs en silence... Le temps pour elle de se recueillir d'un regard vide sur la plèbe qui déambule à la périphérie de son attention.

Et mon café ? Il tutoie mes lèvres. La Pimbêche gâche mon plaisir. Oublions-la...

Oublions-la ?

Ou plutôt non ! Quitte à être là, près d'elle, parce que toute mon attention est tournée vers elle, transportons là... En pourboire, elle demande : « *Où se trouve la tour ?* ». Quelle tour ? La tour de Pise, pardi ! Le serveur indique une direction d'un coup de menton. Faisons-lui honneur et oui... Transportons-là. Elle veut voir la tour de Pise ? Qu'elle y aille. Alors anticipons... Imaginons... Faisons le vide et imaginons qu'elle se lève de table. Imaginons qu'elle y aille... Qu'elle quitte la terrasse telle une reine en short, jaune pisse, légèrement trop court, suivie de son Valet de copain. Ils se déginganderaient dans la ruelle, attachés par les liens de l'habitude... Cahin-caha telle une patache à quatre jambes plongée dans l'enfer des flots.

La Pimbêche et son Valet disparaîtraient au coin de la rue. Je peux me les figurer au-delà. Elle est triomphante... Gesticulante etc. Et lui... Pourquoi ce théâtre ? Où sommes-nous ? À Pise, oui... un endroit où se montrer ? Non. Mais un endroit pour jouer. Septembre... Pour jouer sous la coupe céruleenne aux touristes bons marchés. À chasser le bon angle pour avoir sa propre photo, ridicule et singulière, où le quidam feint du muscle à en porter la tour. La photo pour dire « *j'y étais !* ». La photo pour figer le temps... Au moins un instant. La photo pour se satisfaire d'une illusion... Magique : celle d'avoir capturé un moment du temps, comme le

sauvetage d'une goutte de vie dans un océan de mort. On lui doit bien un sourire... Et la croyance que l'existence passe désormais par la sainte création du clic. Clic. Clac. Encore...Voilà qui est fait... Clic. Clac. J'imagine l'affaire filtrée, retouchée et empaquetée dans l'infinité d'un flot numérique à destination du rien, si ce n'est d'un serveur... Et des jalousies cachées qu'un esprit psychopathe invite à manifester sous forme de cœur. La Todolist s'allège d'une ligne. Ouf ! On se satisfait. Pas de doutes, la Pimbêche aura la preuve d'avoir vécu.

J'imagine...

Le téléphone portable de la Pimbêche me tire de cette torpeur. Il vibre et sonne à tout-va. Retour à la réalité... Retour à la voix. Et de nouvelles vagues de gesticulations affirmées polluent mon espace imaginaire. Je suis las de cette intrusion. Las que cette Pimbêche m'empêche de divaguer sur elle. C'est mon esprit. C'est mon droit. Je ne l'aime pas et je la veux comme ça.

Oublions la Pimbêche et revenons par l'esprit à la tour de Pise... Encore un effort de projection et concentrons-nous sur lui... Lui là... Le Valet. Lui, qui hoche la tête jusqu'à se désosser les cervicales, ne pourrait-il pas avoir l'initiative de

monter à la tour ? De s'élever ? D'inspirer sa dulcinée d'un poème ? D'un théorème ? D'un trait d'esprit ? Ne pourrait-il pas inventer quelque chose qui la rende particulière ? En sorte, ne saurait-il trouver la force ou l'imagination nécessaire pour les hisser tous les deux hors de cette boue moyenne et sans goût que représente leur vie ? Certes, dans les faits, je n'en saurai rien... Mais je considère pour acquis qu'ils repartiront tels qu'ils sont. Sans rien. Sans rien faire d'autres que d'être et finalement d'exister sans rien faire.

Je dois encore écrire un peu. Et le vide s'installe dans mon esprit. J'écris sans réfléchir... Au moment où vous lisez ces lignes, je commence à me perdre. Je me demande si le fondement de cette expérience d'écriture est assez travaillé pour être honnête. Où vais-je ? Et pourquoi avoir écrit sur mes voisins de table ? Je ne connais rien d'eux... Et pourtant. Elle, particulièrement, m'obnubile. Elle retient mon esprit à la corde... L'empêche de naviguer. Je pense alors tout bas que je dois me détacher des mots et des choses. Et porter mon attention sur les liaisons.

Je cherche à m'oublier, disais-je. Ou à oublier les autres. À oublier les fouteurs de bruit... Ceux qui s'agglutinent ici et à la tour. Je souhaite me focaliser sur le souffle qui passe dans mon corps. Je souhaite m'échapper de toutes les initiatives,

de toutes les intentions. Mon esprit se porte alors sur mes doigts qui parcourent le clavier. Mes doigts... Les traîtres... Qui au moment d'écrire ces mots m'inspirent un retour à la Pimbêche... Comme si ce mot bridait toute la liberté que je souhaite donner à mon intuition. Pourquoi rester bloqué sur elle ? Peut-être ai-je envie de la détester... Comme pour expurger. Oui ! Pour expurger...

Alors... une once de culpabilité s'éveille comme au réveil d'un lendemain de cuite : le sujet n'est pas elle, mais la détestation ! La détestation est là... Sans doute parce que je m'exerce à faire le vide et que le vide ne peut que s'opérer dans un esprit vidé de ses tourments. Ce n'est pas elle que je déteste. C'est moi qui veux détester. Alors ce couple, insignifiant et blême quand sonne l'heure des jours anciens, ce couple jauni, aux jeunes teints déjà vieillis, peut-être ai-je besoin de les détester pour me vider... Sans doute est-ce une nécessité pour larguer les amarres... Pour mieux ressentir la direction de mes pensées... Pour épouser enfin, en toute légèreté, la force vitale par un geste dansé.

Ristretto